

# AVANT-PROPOS

S'il existe pour les hommes une question pénible, difficile, laborieuse, c'est assurément celle qui traite de l'origine des maux.

ORIGÈNE.

Les discours réunis dans ce volume ont été proposés au public de Genève, puis à celui de Lausanne, sous ce titre : *le Problème du mal, étude philosophique*.

Des auditoires très nombreux ayant répondu à cet appel, il a été nécessaire de laisser de côté les termes et les formules de l'école, pour présenter sous une forme littéraire, dans un style intelligible à tous, les résultats d'une recherche scientifique. Il n'était pas moins nécessaire, pour conserver à l'étude annoncée le caractère de la philosophie, d'aborder les côtés obscurs du problème, et de ne jamais substituer des formes oratoires à des arguments. Je me suis efforcé de répondre autant que possible à la double exigence née de la nature du sujet et de la composition de l'auditoire.



Une séance spéciale à la fin du cours a été consacrée à la libre discussion des doctrines exposées dans les séances précédentes. En revoyant les sténographies de mes discours, j'ai tenu compte sérieusement des objections qui m'ont été adressées, et dont je remercie les auteurs.

*Genève, le 21 octobre 1868.*

ERNEST NAVILLE.

# I. LE BIEN

MESSIEURS,

Il n'est besoin ni de beaucoup d'art ni de beaucoup de paroles pour vous faire sentir l'importance du sujet dont l'étude nous rassemble en ce moment. Le problème du mal ! Qui ne se l'est pas souvent posé ? Les uns regardent au dehors, et, considérant la société humaine, ils se plaignent, au point de vue politique, de tant de tyrannies et de révolutions ; au point de vue économique, de tant de luxe d'un côté, et de tant de misère de l'autre. L'histoire des peuples n'est trop souvent qu'une trame de crimes et un tissu de malheurs. Aux bouleversements de la société s'ajoutent les troubles de la nature : l'ouragan qui engloutit les navires, le tremblement de terre qui détruit les villes, la disette qui affame les populations. Ainsi, lorsque nous jetons les yeux hors de nous, le problème du mal se pose dans l'histoire et dans la nature. Si nous regardons en nous-mêmes, nous rencontrons la douleur. Souffrir et (ce qui est plus dur encore pour bien des âmes) voir souffrir, n'est-ce pas notre

destinée ? Enfin, à qui descendra dans sa conscience et se placera en face du devoir,

Une voix sera là pour crier à toute heure :  
Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté <sup>a</sup> ?

et le problème du mal se posera dans les douleurs du repentir et dans les amertumes de l'impuissance. Ce n'est pas seulement la curiosité de l'intelligence qui soulève cette question. En présence du mal et des proportions du mal en nous et hors de nous, il peut arriver que la conscience hésite à croire au bien, que le cœur se décourage parce qu'il n'ose plus croire au bonheur, et que l'âme finisse par douter de Dieu. Aussi quel puissant écho a éveillé le poète qui s'est écrié :

Pourquoi donc, ô Maître suprême !  
As-tu créé le mal si grand,  
Que la raison, la vertu même,  
S'épouvantent en le voyant ?  
Comment, sous la sainte lumière,  
Voit-on des actes si hideux  
Qu'ils font expirer la prière  
Sur les lèvres du malheureux <sup>b</sup> ?

Est-il nécessaire de vous dire, — j'espère, Messieurs, que personne ici ne m'accuse d'assez de présomption pour que cela soit nécessaire, — est-il nécessaire de vous dire qu'en abordant le problème

---

a. Alfred de Musset, *la Nuit d'août*.

b. Alfred de Musset, *l'Espoir en Dieu*.

◇

qui va nous occuper, je n'ai pas la prétention de lever tous les voiles, de dissiper tous les mystères, de répondre à toutes les questions ? Mais, voici ce que je désire, ce que j'espère. L'étude de ce triste sujet m'a été profitable. En fixant un long regard sur les régions ténébreuses du mal, j'ai vu toujours plus resplendir la lumière du bien. Cette expérience m'a donné le courage d'affronter les difficultés très grandes de l'exposition que nous commençons aujourd'hui. Vous associer à des pensées bienfaisantes, à des sentiments qui m'ont paru salutaires, tel est précisément le but que je poursuis. Je ne suis pas un artiste cherchant à vous captiver par la beauté de la parole, ni un docteur parlant avec autorité ; mais un simple compagnon de voyage qui, dans la vallée obscure que nous allons traverser ensemble, croit avoir fait quelques pas du côté de la lumière, et voudrait vous en montrer le chemin.

Nous essaierons aujourd'hui de définir l'idée du bien, puis d'en préciser la nature ; nous chercherons enfin quelle garantie nous pouvons avoir de la réalité de cette idée. Définition du bien ; — détermination du bien ; — garantie du bien : tel sera l'ordre de notre étude.

## 1. DÉFINITION DU BIEN

Si la lumière n'existait pas, nous n'aurions aucune idée des ténèbres. Nous ne pourrions comprendre clairement ce qu'est le



mal, si nous n'avons pas une idée exacte du bien. Ce mot, qui joue un si grand rôle dans les discours des hommes, est employé dans des significations diverses. Ces significations, si je ne me trompe, peuvent toutes se ramener à trois.

Lorsque l'homme se dispose à agir, il entend comme une voix intérieure qui, lui parlant avec autorité, lui dit : fais ceci ! ne fais pas cela ! C'est la voix de la conscience. Ce qui constitue la conscience, dans le sens moral de ce mot, c'est le sentiment immédiat d'une obligation qui lie notre volonté à un acte qu'elle doit accomplir. L'obligation n'est pas le désir, car elle contredit souvent les plus ardents désirs de notre cœur ; l'obligation n'est pas une contrainte, car elle s'adresse à notre liberté ; nous pouvons la violer, nous la violons en effet ; l'obligation est un fait primitif, distinct de tout autre, qui constitue pour nous le devoir, c'est-à-dire un commandement que nous reconnaissons pour légitime. Nous sommes libres, mais nous ne sommes pas les maîtres de notre liberté. « Il ne faut pas que, semblables à des soldats volontaires, nous ayons l'orgueil de nous placer au-dessus de l'idée du devoir, et de prétendre agir de notre propre mouvement, sans avoir besoin pour cela d'aucun ordre... Devoir et obligation, voilà les seuls mots qui conviennent pour exprimer notre rapport à la loi morale. » Ainsi s'exprime le philosophe Kant<sup>a</sup>. Il dit : notre rapport à *la loi*, et il dit bien. La conscience, en effet, nous commande au nom d'une loi, d'une loi universelle qui, dans des circonstances identiques, prescrit à tous des devoirs absolument pareils. Il existe une loi qui propose le

---

a. *Critique de la raison pratique* ; pages 262 et 263 de la traduction de M. Barni.



devoir à la volonté libre, et nous disons que la volonté est bonne quand le devoir est accompli.

Je sais qu'on a nié le devoir et la loi. On affirme, dans les livres de certains philosophes et dans les discours de certains hommes du monde, que ces mots : devoir, vertu, loi morale, sont des paroles trompeuses qui ne recouvrent jamais que la recherche de l'intérêt, ou les poursuites de la vanité. Nous n'entreprendrons point ici la discussion générale de cette doctrine ; bornons-nous à une simple remarque. L'idée du bien fait seule la dignité de la vie. Ceux qui nient la loi morale et le devoir n'ont pas d'autre alternative que de se contredire en étant meilleurs que leur doctrine (et ils le font souvent), ou de s'envelopper, comme en un linceul, dans le mépris des autres et d'eux-mêmes. Faire le bien c'est accomplir le devoir. Le bien, dans le premier sens de ce mot, est la loi de notre volonté.

Nous employons le mot dans un second sens lorsque nous parlons des biens de la vie : la santé, la fortune, le plaisir, la réputation, le pouvoir. Que demandons-nous à la fortune, au pouvoir, à la réputation ? Que demandons-nous, hélas ! aux satisfactions de l'envie, aux plaisirs de la vengeance ? Une même chose toujours. Dans les objets de toutes nos passions, tant mauvaises que bonnes, nous ne cherchons qu'une chose : la joie. Tout ce que nous désirons, nous le désirons comme un moyen de jouissance. Si l'avare sacrifie tous les plaisirs à la possession de son or, c'est parce que la possession de son or est pour lui un plaisir qui surpasse tous les autres, et par aucune autre raison. La joie est la nourriture de l'âme ; privée



de cet aliment, l'âme languit ; et notre cœur est si ingénieux à la chercher qu'il réussit à la trouver jusque dans la souffrance, et que les poètes peuvent parler, sans être démentis, des douceurs de la mélancolie, et des charmes de la tristesse. Le désir du bonheur est en nous primitif et indestructible, aussi bien que le sentiment du devoir. Vous empêcheriez plutôt l'eau de suivre le cours de la rivière que l'homme de chercher le bonheur.

Ici encore nous rencontrons une philosophie qui se met en travers du chemin de la vérité, une fausse sagesse, dont il nous faut signaler l'erreur. La sagesse véritable nous enseigne qu'il est des bonheurs faux auxquels il faut renoncer pour trouver le bonheur vrai, parce que le bonheur vrai, celui pour lequel notre nature est faite, ne peut se rencontrer que dans une vie réglée selon le devoir. La sagesse vraie nous enseigne encore que l'âme appelée à sacrifier au devoir toutes les jouissances extérieures peut trouver dans le seul accomplissement du devoir une joie qui surpasse toute autre joie. L'expérience de la vie confirme ces enseignements de la sagesse, et, en rencontrant la satiété et le dégoût dans les plaisirs mauvais, l'homme est renvoyé, par la nature même des choses, aux plaisirs purs qui font partie de sa destination. Tel est le résultat commun de la réflexion des sages et de l'expérience de tout le monde. Mais on a affirmé autre chose ; on a affirmé qu'on peut arracher de notre âme le désir du bonheur et nous amener à un état de désintéressement absolu. C'est la pensée de quelques anciens, de certains mystiques de tous les temps, et de quelques moralistes modernes. Cette pensée est au fond de la fameuse doctrine



◇

du Bouddha, qui se propose d'obtenir de l'homme une renonciation générale à tout désir. Or, Messieurs, lisez avec une attention sévère les expositions de cette théorie, vous reconnaîtrez que ses défenseurs parlent invariablement ainsi : « Dans les voies que nous indiquons, vous trouverez le calme, vous trouverez la paix. » En d'autres termes, ils nous disent : Renoncez au bonheur et vous serez heureux ! Pour nous encourager au sacrifice de toute joie, c'est la joie même qu'ils nous proposent comme récompense. C'est ainsi que la nature triomphe dans la contradiction qu'elle inflige à ses contradicteurs. L'âme cherche la joie comme son bien, et dans le second sens du mot, le bien c'est la joie.

Il existe un troisième sens. Nous en faisons usage lorsque nous employons l'idée du bien là où il n'y a ni volonté, ni cœur, et où il ne peut y avoir par conséquent ni joie, ni devoir. Dans ce troisième sens, nous appelons bonne une chose qui répond à sa destination. Une lampe est bonne lorsqu'elle éclaire convenablement, parce qu'une lampe est faite pour éclairer. Un chemin étant un moyen de communication, nous affirmons qu'un chemin est bon lorsqu'il permet des communications promptes et faciles. En disant qu'une chose répond à sa destination, nous avons dans l'esprit un certain ordre qui fixe la destination des choses, et nous affirmons que cet ordre est réalisé. Dans le troisième sens, qui est le plus général de tous, le bien c'est l'ordre.